

INTRODUCTION : LA CONCEPTION DE L'ESPACE EN GRÈCE ANCIENNE, UNE RECHERCHE PLURIDISCIPLINAIRE

Jesús Carruesco

*Institut Català d'Arqueologia Clàssica
Universitat Rovira i Virgili*

Les études rassemblées dans ce volume, le premier d'une série de trois sur le même sujet, essaient de donner une réponse, à chaque fois forcément partielle mais toujours pertinente, à la question : quelles sont les formes dont les Grecs anciens percevaient, représentaient, construisaient l'espace ? Derrière cette interrogation, formulée avec prudence, se dessine une autre, plus ambitieuse et qui constitue l'énonciation d'un chantier de recherche en cours : peut-on parler d'une conception de l'espace proprement grecque et, dans le cas affirmatif, comment la définir ? Il faut, bien entendu, laisser une vaste place à la diversité, aussi bien chronologique que géographique, mais la question est de savoir si la multiplicité de choix effectués par les Grecs dans ce domaine a des limites, des récurrences, des connexions privilégiées qui, dans leur articulation, seraient différentes aussi bien de celles d'autres cultures anciennes que de nos catégories modernes.

Tout comme le temps, l'espace est d'abord une donnée physique. Mais du moment qu'il est perçu d'une certaine façon, décrit avec certains mots, parcouru et occupé suivant des modes déterminés et répétés, il constitue une catégorie culturelle, et en tant que telle, il devient du même coup un trait identitaire et un outil à penser – à créer aussi – la réalité à d'autres niveaux que celui purement géophysique. On peut parler ainsi à juste titre, puisque les Grecs le faisaient eux-mêmes, d'un espace politique, d'un espace du discours, ou de l'espace de l'image. L'étude donc de l'espace en tant que catégorie culturelle et de sa spécificité pour la culture grecque ne saurait être, tout d'abord, qu'une étude multidisciplinaire pour aspirer ensuite à devenir, à travers l'établissement d'un dialogue entre les chercheurs, lors du colloque, et leurs travaux, publiés dans ce volume, une réflexion interdisciplinaire qui tiendrait compte des données étudiées par les archéologues, historiens, philosophes, philologues ou historiens de l'art.

Un regard sur le vocabulaire même de l'espace en grec, par exemple, fournirait déjà du matériel pour la réflexion. Aucun terme ancien, en effet, ne saurait recouper les mêmes champs lexiques que notre « espace » moderne. Les rapports entre des mots tels que $\chi\omega\rho\alpha$ (ou $\chi\omega\rho\omicron\varsigma$) et $\tau\acute{o}\pi\omicron\varsigma$ ne sont pas les mêmes qu'entre « espace » et « lieu », et la notion d'espace vide, d'ouverture, peut se trouver bien diversement désignée par les mots $\chi\acute{\alpha}\omicron\varsigma$, dans le sens cosmogonique de Béance primordiale, $\chi\acute{\alpha}\sigma\mu\alpha$, avec des connotations religieuses, en rapport avec la pratique mantique ou avec l'image de l' $\acute{\alpha}\nu\omicron\delta\omicron\varsigma$, ou le terme $\kappa\epsilon\nu\acute{o}\nu$, à vocation philosophique et scientifique.

Les récits mythiques et les pratiques rituelles constituent également des objets d'étude privilégiés. Dans les deux cas, il s'agit en effet de discours symboliques qui reflètent et, en même temps, construisent une certaine conception de l'espace, qui se traduit, selon les lieux et les moments, dans des systèmes spécifiques d'articulation et agencement de l'espace d'une cité (*polis*) ou un peuple (*ethnos*) particuliers, tels que l'analyse des textes ou des données archéologiques nous permettent de les étudier. Deux exemples bien connus peuvent illustrer notre propos. Dans l'*Hymne Homérique à Apollon*, chacun des récits qui constituent les deux volets du poème définit – et le mot n'est pas excessif, s'agissant du dieu des normes et de la fondation de ses principaux sanctuaires – un type de mouvement caractéristique de la culture grecque. En effet, le parcours de Létéo enceinte du dieu trace une ligne spirale vers le centre, en suivant les côtes et les îles de l'Égée, qui finira par se fixer à Délos, un mouvement exploratoire qui est en même temps périégétique et fondationnel. Dans ce volume, l'analyse de F. Berardi vient nous rappeler la pertinence culturelle de ce modèle spatial en le retrouvant dans le parcours idéal recommandé par un théoricien de rhétorique pour la composition de la description d'un lieu (*topographia*).

Dans la deuxième partie de l'hymne, par contre, le dieu décide à fonder son sanctuaire oraculaire part de l'Olympe, dans la périphérie de l'espace géographique de la Grèce archaïque, pour tracer une ligne droite comme une flèche qui viendra se fixer à Delphes. Plus tard, ce parcours radial et centripète nord-sud du dieu trouvera sa contrepartie maritime, dans la direction sud-nord, dans celui que le dieu transformé en dauphin oblige les commerçants crétois à suivre en contournant le Péloponnèse jusqu'à Delphes. Et à cette définition, à l'échelle de la géographie de la Grèce, d'un centre par rapport à des périphéries (mais les valences de l'un et des autres peuvent aussi s'inverser) correspondent, à l'intérieur du territoire de Delphes, les allers et retours du dieu entre, d'une part, l'emplacement de son sanctuaire sur le versant du Parnasse et, d'autre part, la source de Telphousa, vers l'intérieur, et le port de Crisa, vers la côte, avec l'établissement, dans les deux cas, d'espaces rituels importants, les jeux de Telphousa et l'autel du dieu Delphinios. Le caractère vectoriel de ces lignes, néanmoins, dans le sens privilégié du mouvement vers le centre, est confirmé par le parcours des Crétois devenus Delphiens qui, du port vers le sanctuaire, suivent le dieu en chantant le péan, un mouvement définitif qui clôt le poème en reprenant et ritualisant le parcours d'Apollon au début du récit. Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur le fait que ce schéma spatial défini par

les mouvements du dieu dans le récit mythique et repris par les pratiques rituelles constitue un paradigme fondamental pour toute la culture grecque dans une multiplicité de domaines, tels la fondation coloniale, l'aménagement du territoire, qu'il s'agisse d'une *polis* ou d'un *ethnos*, ou la composition et disposition du discours, poétique ou rhétorique.

À Athènes, les mythes des rois autochtones – Cécrops et ses filles, Érichthonios, Érechthée –, le parcours réactualisé tous les ans par le rituel des Arrhéphories entre le sommet et le versant Nord de l'Acropole, et la particulière morphologie architectonique de l'Érechthéion, configurent un axe majeur de l'espace d'Athènes et de l'identité des Athéniens, une ligne verticale qui définit les liens de la cité et les citoyens avec l'espace des origines, de l'enracinement dans le territoire, de l'autochtonie. En même temps, de l'autre côté de l'Acropole, dans le versant Sud, le théâtre de Dionysos ouvre au cœur de la cité un espace virtuel, ou plutôt, pour employer des termes grecs, un espace de *mimesis*, où la performance chorale et dramatique des citoyens lors des fêtes dionysiaques crée tour à tour des espaces autres, celui de l'autochtonie, du monde héroïque, d'autres cités grecques, comme Thèbes, ou même celui de l'Empire perse, autant d'espaces qui, à la façon de miroirs (ou de fragments d'un miroir brisé, pour emprunter l'expression de Vidal-Naquet), se projettent sur l'espace de la cité démocratique et lui renvoient une image symbolique d'elle-même complexe et polysémique, dont seule l'analyse multidisciplinaire pourrait aspirer à rendre pleinement compte.

Une telle approche relève, finalement, de l'anthropologie culturelle historique, et dans ce domaine les études menées à terme depuis les années soixante par plusieurs chercheurs français, groupés autour du Centre Louis Gernet et placés dans le sillage de l'œuvre de J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, constituent un point de référence incontournable. Que ce soit dans le domaine de la mythologie, l'histoire, l'iconographie, la littérature ou l'archéologie, les contributions de cette « école de Paris » (un terme sans doute inapproprié, mais convenable pour relever certaines affinités, certains choix méthodologiques partagés) ont porté un regard nouveau sur le monde des Grecs anciens, particulièrement des époques archaïque et classique, qui plonge ses racines dans les études sociologiques de Gernet et la psychologie historique de Meyerson et subit une influence importante du structuralisme lévi-straussien. Des ouvrages collectifs comme *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, *L'homme grec*, témoignent de cet intérêt pour explorer, à partir d'une pluralité de points de vue, des notions centrales de la culture grecque, telles la guerre, le sacrifice ou la personne.

Le décès des deux savants mentionnés ayant précédé de peu aussi bien le colloque où les études publiées ici ont été présentées que le début de la recherche de notre groupe sur l'espace grec, il nous a semblé tout

naturel d'ouvrir ce volume par un hommage qui a pris la forme d'une évocation de trois aspects de leur démarche en rapport avec certains sujets qui ont intéressé les auteurs du présent ouvrage, notamment la poésie épique, la tragédie et l'espace politique de la cité. Ainsi, J. Pòrtulas reprend et poursuit quelques-unes parmi les analyses des poèmes homériques menées par Vernant, notamment sur les rapports d'Achille et Ulysse avec l'idéal héroïque, qui serait fondamentalement social et relationnel, plutôt qu'individuel. Cette observation rejoint, parmi le reste des études qui intègrent la deuxième partie du volume, l'analyse de L. Marrucci sur la notion de royauté et son évolution de la poésie épique à la tragédie athénienne.

L'intérêt pour la tragédie, qu'on retrouvera aussi dans l'étude de M. Clavo, était bien sûr une préoccupation centrale aussi bien pour Vernant que pour Vidal-Naquet, qui a donné lieu, entre autres, aux deux volumes de *Mythe et tragédie*, et la nature de cet intérêt, surtout pour Vidal-Naquet, est retracée par C. Miralles dans sa contribution.

R. di Donato, quant à lui, s'attache davantage à l'évocation des travaux de Vernant et Vidal-Naquet sur la notion d'espace (p.ex., dans l'article sur Hestia et Hermès, pour le premier; dans *Clisthène l'Athénien*, en collaboration avec P. Lévêque, pour le deuxième), que di Donato poursuit par une recherche propre sur les rapports entre mythe et histoire, espace politique et espace physique dans l'Athènes archaïque et classique.

La deuxième partie du volume, concentrée déjà exclusivement sur des problématiques de l'espace en Grèce, s'ouvre par une étude de F. Berardi qui nous rappelle l'importance fondamentale de l'analyse du langage, en l'occurrence du discours rhétorique, dans une recherche comme celle-ci. L'enquête que Berardi poursuit sur les mécanismes à l'œuvre dans le procédé rhétorique de la *topographia*, c'est-à-dire la description d'un lieu, met l'accent sur les rapports entre la perception de l'espace et la structure même du discours narratif, qui adopte ici la forme d'un parcours suivant des repères et des mouvements qui sont collectivement partagés par l'auteur et les lecteurs et dont la répétition devient un facteur essentiel pour la récréation visuelle de l'espace décrit dans le texte. Les deux sens du terme *topos*, lieu et topique, se rejoignent ainsi et révèlent une articulation profonde et fondamentale pour la culture grecque.

Les études de L. Marrucci et M. Clavo, déjà mentionnées, abordent le problème de l'espace dramatique de la tragédie et son rapport avec l'espace physique de la cité. Marrucci, en s'appuyant sur des passages des *Suppliants* d'Eschyle et des *Bacchantes*, montre le changement qui se produit au sein de la tragédie athénienne dans le concept de royauté par rapport à celui qu'on trouve dans la poésie épique archaïque. Si chez Homère le pouvoir royal est purement relationnel, dans la mesure où il s'exerce sur des personnes, dans la tragédie il se définit comme une royauté politique à base territoriale, circonscrite à l'espace de la cité, et même

identifiée avec lui. En rattachant cette transformation à deux événements historiques précis, notamment les rapports des Athéniens avec l'Empire Perse et la réforme clisthénienne et sa redéfinition d'une citoyenneté fondée sur une base territoriale, Marrucci nous rappelle la nécessité de ne pas oublier la diachronie dans une enquête sur une catégorie culturelle à portée générale comme c'est celle de l'espace.

Sans quitter la tragédie, Clavo focalise son attention sur la représentation mythique de l'espace d'Argos dans les *Suppliantes* d'Eschyle, et son rapport avec l'espace architectural et symbolique de l'agora d'Athènes, tel qu'il était défini à l'époque de la création de la pièce. Par le biais du double éloignement dans l'espace (la cité d'Argos) et dans le temps (le mythe héroïque), le théâtre inscrit au sein de la cité démocratique un espace idéal qui se projette sur l'espace réel de la cité, en l'occurrence le *Prytanikon* et l'autel des Douze Dieux, et l'investit de signification symbolique. L'analyse montre avec toute clarté l'importance fondamentale du mythe et des pratiques performatives qui le réactualisent régulièrement pour la construction de l'espace comme catégorie culturelle et symbolique, capable d'articuler l'espace physique en tant que donnée brute de la réalité.

Avec l'étude de D. Mertens nous quittons la littérature et le mythe pour une perspective plus archéologique, qui s'occupe de la définition de l'espace de la cité dans le monde colonial. Les colonies de la Grande Grèce et la Sicile, fondées *ex novo* dans l'époque historique, constituent un laboratoire incomparable pour l'étude de l'espace. Confrontés à des choix tout nouveaux sur l'agencement des lieux, des bâtiments, des sanctuaires, des voies de communication, des articulations entre espace urbain et rural, civique et religieux, public et privé, les Grecs des colonies réalisent souvent avec plus de netteté leur image de la cité et leur conception de l'espace. Mertens analyse le cas de quelques cités grecques d'Occident (dont tout particulièrement Sélinonte), où il décèle, parfois dès le moment fondationnel, des modulations régulières des îlots, du réseau des rues, du tracé de l'espace de l'agora et des sanctuaires, ainsi que des bâtiments monumentaux qui ont la fonction d'exprimer l'identité collective. L'étude révèle, bien avant Hippodame, l'importance accordée à un tracé régulier, sur une base géométrique, projeté sur l'espace physique de la cité, allant même, parfois, à l'encontre des données géotopographiques du terrain.

L'analyse d'A. Domínguez Monedero porte sur toute une partie méconnue, souvent négligée, de la Grèce antique : les *ethne* ou confédérations de peuples,

tels les Phocidiens, les Étoliens ou, dans le cas qui nous occupe, les Locriens. L'importance du mythe pour l'articulation de l'espace et l'identité collective est à nouveau soulignée. Occupant deux territoires discontinus, les Locriens expliquent cette dislocation spatiale par une généalogie mythique qui réussit à concilier les schémas opposés de l'autochtonie et la colonisation, et qui en même temps rend compte de leur insertion dans un contexte géographique plus large, celui de l'amphictionie pyléo-delphienne, avec des points de repère dans le territoire très importants, pour les Locriens comme pour tous les Grecs, tel le sanctuaire de Déméter à Anthéla, près des Thermopyles.

Tout aussi importantes que le mythe pour l'investissement symbolique de l'espace et du temps, les pratiques rituelles, par leur répétition régulière, redéfinissent à chaque fois la configuration de l'espace identitaire de la collectivité, ainsi que vient le rappeler l'étude de M. Mari à propos des funérailles pour des personnages illustres. L'emplacement de la tombe du fondateur dans l'agora, le rapatriement de la dépouille de Thésée par Cimon, les funérailles d'État rendues aux rois spartiates ou les mausolées des rois hellénistiques, constituent des moments forts qui inscrivent dans l'espace public l'histoire politique et l'identité collective, en soulignant souvent la continuité, parfois aussi – comme dans les funérailles de Timoléon – en marquant les coupures, les moments de crise ou les nouveaux commencements.

Le volume se clôt par deux articles qui jettent sur la Grèce ancienne un regard éloigné, dans l'espace et dans le temps, respectivement, et par là même éclairant. D. Gorostidi Pi analyse les stratégies d'articulation symbolique à l'œuvre dans une cité latine, *Tusculum*, où l'on retrouve, dans un contexte culturel tout à fait différent, certains schémas caractéristiques du monde grec, comme le recours aux mythes panhelléniques – Ulysse, Circé, Télégonos, Oreste, Pylade – pour définir un réseau de liens à la fois spatiaux et politiques. Enfin, R. Miralles propose, à propos du Parthénon et l'Acropole d'Athènes, un parcours historique par les diverses conceptions que, depuis la Renaissance, la culture occidentale a construit précisément sur la conception de l'espace en Grèce. C'est, il me semble, une belle façon de mettre en perspective l'objet de la recherche entamée dans ce premier volume, en nous rappelant que les résultats publiés ici viennent se placer comme le dernier chaînon, pour l'heure, d'une interrogation qui se poursuit depuis plusieurs siècles déjà : comment définir l'espace tel qu'il était perçu et conçu par les Grecs ?